

PHILIPPE LE GUILLOU

**LE BATEAU
BRUME**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LA RUMEUR DU SOLEIL, *roman*, 1989 (« Folio », n° 2662).
- LE DONJON DE LONVEIGH, *roman*, 1991.
- LE PASSAGE DE L'AULNE, *roman*, 1993 (« Folio », n° 2859).
- LIVRES DES GUERRIERS D'OR, *roman*, 1995 (« Folio », n° 4182. Nouvelle édition).
- LE SONGE ROYAL. Louis II de Bavière, 1996 (« L'Un et L'Autre »).
- L'INVENTEUR DE ROYAUMES. Pour célébrer Malraux, 1996.
- LES SEPT NOMS DU PEINTRE. Vies imaginaires d'Erich Sebastian Berg, *roman*, 1997. Prix Médicis 1997 (« Folio », n° 3473).
- DOUZE ANNÉES DANS L'ENFANCE DU MONDE, *récit*, 1999.
- STÈLES À DE GAULLE, 2000.
- LE ROI DORT, *roman*, 2001.
- LES MARÉES DU FAOU, *roman*, 2003 (« Folio », n° 4057).
- APRÈS L'ÉQUINOXE, *roman*, 2005.
- LA CONSOLATION, *roman*, 2006.
- LE DÉJEUNER DES BORDS DE LOIRE *suivi de MONSIEUR GRACQ*.
Édition revue et augmentée, 2007 (« Folio », n° 4512).
- FLEURS DE TEMPÊTE, *roman*, 2008.

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

- SUR LES TRACES DE JÉSUS, *récit raconté par Philippe Le Guillou, Illustrations de Maurice Pommier*, 2002.

Aux Éditions Artus

- LA MAIN À PLUME, *essai*, 1987.
- IMMORTELS, MERLIN ET VIVIANE, *récit*, 1991.
- UN DONJON ET L'OCÉAN, *album*, 1996.
- L'ARCHANGE ET LE DRAGON, *album*, 1996.
- L'ORÉE DES FLOTS, *récit*, 1997.
- DES BRETAGNES TRÈS INTÉRIEURES, *album*, 2000.

Suite des œuvres de Philippe Le Guillou en fin de volume

LE BATEAU BRUME

PHILIPPE LE GUILLOU

LE BATEAU
BRUME

roman

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
quarante exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 40.*

© Éditions Gallimard, 2010.

À mes jumeaux et à tous les g meaux

LES PHARES

Du plus loin qu'il m'en souvienne, je crois avoir toujours été amoureux de lui. Sa beauté, son intelligence, son aisance, tout me fascinait. Il était lumineux, sûr de lui, il savait où il allait. C'était un roc. C'est ce qu'il avait hérité de Jean Tanguy, notre grand-père breton. À côté de lui, je n'étais qu'un feu follet. Souvent dans l'enfance — et certainement parce que j'étais plus dissipé que lui, et que mes résultats scolaires étaient un peu moins bons — on m'avait appelé le papillon. J'étais le papillon, le feu follet, il était le socle granitique que mouillent les eaux hautes de l'Élorn. J'étais la part inquiète, mobile de notre bulle. J'étais celui qui titube et qui chute.

Je me suis attablé dans un café à l'angle de la rue Réaumur et de la rue de Cléry et je note ces lignes. J'ai quitté mon atelier lugubre de la rue du Nil. Exténué par les heures de travail, les nuits d'insomnie passées à errer dans le quartier, entre bars de nuit et lieux plus louches, sanctuaires de la dépravation et des rencontres fortuites. Les premières toiles sont déjà empaquetées,

parfaitement protégées, prêtes à partir pour Shanghai. La série méticuleuse, anthropométrique et hallucinante de tous ces hommes qui sont venus poser pendant des heures et qui seront montrés à Shanghai, dans cette cité que Claudel avait jadis dite « des lanternes » et qui est aujourd'hui une forêt de forteresses de verre et d'acier, la cité verticale de la finance planétaire.

Je suis un peu groggy mais heureux. Moi qui n'ai pas peint depuis des mois, je m'y suis remis très récemment, après la mort de François, ce prêtre si intelligent et si libre que nous avons connu alors qu'il était comme nous sur les bancs du collège oratorien de J., sur le territoire du vieux diocèse de Meaux, en Seine-et-Marne. Un cancer du foie, qui s'était vite disséminé, l'a emporté en moins d'une année. Le deuil m'a foudroyé. Je n'arrivais plus à me défaire de l'image du gisant ravagé que j'avais découvert à Bourges ce samedi après-midi de février à la lumière si acide, dans la chapelle où je l'avais vu souvent célébrer en semaine sa messe matinale.

Étrangement la mort de François m'a remis sur le chemin de la peinture, la vraie, figurative, qui attaque le corps et son mystère. Les encres tremblées façon Michaux qui m'avaient valu une récente notoriété ne me tentaient plus. C'était autre chose que je voulais. Je voulais peindre ces modèles, sans fioriture, sans volonté de les magnifier, tels qu'ils étaient, dans leur nudité, avec leurs rides et les effets de l'âge. La facilité avec laquelle ils avaient accepté ma demande m'avait surpris. Les heures de pose dans un réduit où l'odeur de la peinture se faisait vite entêtante, la perspective d'entrer

dans la confrérie nocturne des nus du Nil — tel serait le nom de la série — avant d’être montrés à Shanghai, au bord du monde, rien ne les rebutait.

Je l’avais appelé un soir pour lui demander s’il accepterait de venir dans mon antre de la rue du Nil. L’idée m’était venue une fin d’après-midi que j’avais passée à boire des bières. C’était un rite dont j’avais pris le goût à Ostende. Souvent ainsi, lorsque j’ai bu, quelque chose se délie en moi, des idées fulgurantes et baroques naissent. Lorsque je l’ai appelé sur son mobile, je ne savais pas du tout où il se trouvait. Il se relevait d’une dépression. Sa carrière politique avait été brisée net et il se voyait glisser dans les eaux de la cinquantaine comme dans un espace de dérégulation. Au lendemain de son départ du ministère, je l’avais fait venir à Rome. C’était au printemps de 2005. Nous avons marché ensemble, parlé, dîné en tête à tête, ce que nous n’avions plus fait depuis des années. Nous avons partagé la même chambre. Un matin, alors qu’il sortait de la salle de bains, il m’avait semblé apercevoir un étrange et minuscule tatouage qu’il portait à la naissance de la cuisse gauche. Du séjour dans la grâce d’une lumière qui nous faisait oublier la gravité de la récente crise, je n’avais pas revu le signe, un curieux petit animal à cornes.

Lorsque je l’ai appelé, il était seul au bord de l’Élorn, dans ce qui avait été la maison de notre grand-père. Il relisait Malraux et Proust, il retrouvait la littérature qui, plus que la politique, a toujours été sa vraie passion.

— Je me suis remis à peindre, ai-je dit. J’ai montré mon travail à un jeune galeriste. Il veut l’exposer à

Shanghai, dans un lieu branché qui s'appelle Island 12. C'est une série d'hommes, de nus anthropométriques.

Je l'ai entendu rire.

— Au point où j'en suis, je n'ai plus rien à perdre. Cela m'amuse. C'est où cette rue du Nil ? Ça me dit quelque chose, mais je pensais que tu avais largué cet endroit.

— Dans le Sentier, tout près du marché du Caire.

— Je reste encore ici quelques jours. La lumière sur l'Élorn est superbe, surtout lorsque la marée arrive. Je viens te voir la semaine prochaine.

Ce n'était pas son corps que je souhaitais voir. Je le connaissais, nous avions vieilli presque à l'identique ; non, c'était quelque chose de plus intime, de plus secret, ce curieux animal qu'il portait à l'aine et dont je rêvais de savoir dans quelle ville, dans quel port, il avait été dessiné.

« Les enfants, vous êtes des phares... » : ce mot de Jean Tanguy, notre grand-père, m'est revenu au moment où je bouclais mes valises pour Shanghai.

— Oui, vous êtes des phares, nous disait-il comme nous nous tenions sur la terrasse du petit manoir des bords de l'Élorn, entre les pots de buis et les palmiers qui donnent à la maison une allure coloniale. Vous êtes des esprits lumineux qui flottent sur les eaux et sauvent les marins perdus, des feux qui ne s'éteignent jamais, des phares qui brillent sans fin. C'est ce que raconte une vieille légende, d'origine grecque, me semble-t-il. J'ai oublié le nom exact, c'est quelque chose comme *phosphoroï*.

C'était étrange d'entendre ce gaulliste pragmatique

qui avait réussi dans les affaires et la politique, ce chrétien fervent s'emparer d'un mythe païen tout droit sorti d'un tuf qui le laissait plutôt insensible. À cette époque, s'il devait y avoir un phare, ce ne pouvait être que Gilles. J'étais un feu follet capricieux, incertain et je n'avais aucune vocation lumineuse ni rédemptrice. Celui qui éclairait ma nuit, cette difficulté à vivre que j'avais ressentie dès l'enfance, c'était Gilles, mon aîné de quelques minutes. Aussi loin que remontaient mes souvenirs, il me semblait que j'avais grandi dans son ombre et cela m'avait toujours rassuré. Lorsqu'on nous observait comme on le fait avec une anomalie de la nature, j'avais l'impression que c'était lui qui captait tous les regards parce qu'il était plus éclatant, plus fiable, plus solide. Dans notre constellation, j'étais la part de douleur et de nuit. Cela, le grand-père de l'Élorn l'avait perçu. Et, lorsque, au terme d'une longue après-midi de pluie passée à cartographier l'immense territoire des colonies à travers lequel Gilles se déplaçait avec une aisance infaillible, il laissait tomber « Vous êtes des phares », soudain, dans la tourelle ouest de la maison — celle qui surplombe l'échancrure de la rivière et l'arrivée des marées —, près d'une tête d'ange mutilé trouvé chez je ne sais quel antiquaire, c'était une curieuse force qui nous enveloppait, une force et un fluide dont nous n'avions aucunement conscience et que nous ne sentions jamais comme en cet endroit (ni à Lille ni à Ostende, pas plus que dans cette vallée feuillue et mouillée du Périgord où nous nous adonnions à toutes sortes de rites *borderline*, une pareille impression nous saisissait), une puissance sauvage, unique, hors des normes et des chemins frayés par les hom-

mes, sur la terrasse aux palmiers et aux buis, au-dessus de la rivière alternativement remplie ou vide, le sentiment baptismal, porté par la parole mystérieuse de notre grand-père, d'être des feux symétriques, accordés, prêts à voguer sur le monde en entraînant dans leur orbe le chaos des noyés et des naufragés.

Au moment de dérouler cette histoire qui est la nôtre — parce que plus qu'un lien de sang, c'est une sorte de flux vital qui, quelles qu'aient été les circonstances, nous a toujours unis —, étrangement ce sont des lieux, des maisons qui me reviennent, en France et dans le monde, moi qui suis une sorte de nomade incapable de se fixer. Je revois la demeure de l'Élorn, coloniale et prétentieuse avec ses tourelles et son allée de palmiers, ses curieux petits salons précisément logés dans les tourelles et d'où l'on peut guetter l'arrivée des marées et que notre grand-père avait rachetée à des notables faillis pour signifier à la bourgeoisie de Landerneau, qu'au fond de lui il haïssait, à quel point désormais il faudrait compter avec lui dans les affaires et la politique ; je revois, cette fois du côté paternel, la maison balnéaire d'Ostende avec son immense véranda glaciale qui donnait sur la plage et la barre toujours grise et écumeuse de la mer, l'appartement de nos parents à Lille dans le centre ancien, désordonné, démeublé, une sorte de camping permanent sous des plafonds hauts et moulurés, la demeure magique et intimidante du Périgord

— elle qui sentait toujours le champignon et les lambris humides — où nous allions rejoindre Lucien Vègh, notre grand-père paternel. Des lieux où j'ai grandi, collé à Gilles et Gilles collé à moi, et plus encore après la séparation de nos parents, ce sont ceux que je retiens, pour leur lumière, leur inconfort ou leur mystère, pour la charge de souvenirs qui leur est associée, même si très vite, j'aurai l'occasion d'en reparler, nous avons doublé cette géographie réelle d'une autre, intime, secrète, irrepérable par nos ennemis, et dont nous étions les seuls à détenir les clés. Nous avons été élevés — nous nous sommes élevés ? — dans le repli et la méfiance. À l'école primaire, quelques camaraderies féminines suffisaient à notre bonheur et encore elles ne franchissaient jamais le seuil de l'appartement de la rue Esquermoise. Sans doute la sauvagerie et le mutisme de notre père, toujours muré dans ses recherches en mathématiques, y étaient-ils pour quelque chose, nous n'avions qu'une crainte : qu'il explosât, parce qu'on l'avait dérangé. Très tôt, multipliant les prétextes et les voyages, notre mère avait pris l'habitude de fuir le domicile conjugal. Cette jeune femme vive, gaie, dispenseuse, et qui n'était économe ni de ses forces, ni de son argent, encore moins de ses rires, avait senti qu'elle s'étiolait dans l'ombre de son ermite de mari obsédé par la solitude et l'abstraction. Le jeune Thomas Vègh, qu'elle avait rencontré à la faculté de médecine avant qu'il ne sombre dans la folie des mathématiques, l'avait fascinée avec sa gaucherie, ses airs de Flamand blond et lunaire, sa timidité inguérissable. La Bretonne qui avait la grâce et l'appétit de vivre d'une Italienne avait sans doute eu l'impression de rencontrer son contraire, c'était

Œuvres de Philippe Le Guillou (suite)

Aux Éditions Berg International

LE DÉPAYSEMENT, *récit*, 2002.

À La Bibliothèque des Arts

BERNARD LOUÉDIN, *monographie*, 2002.

Aux Éditions Blanc Silex

CHATEAUBRIAND ET LA BRETAGNE, *essai*, 2000.

Aux Éditions du Mercure de France

L'INVENTAIRE DU VITRAIL, *roman*, 1983.

LES PORTES DE L'APOCALYPSE, *roman*, 1984.

LE DIEU NOIR, *roman*, 1987 (repris dans « Folio », n° 2195, 1990).

LES PROXIMITÉS ÉTERNELLES, *récits*, 2000.

LE DÉJEUNER DES BORDS DE LOIRE, *récit*, 2002.

LE DERNIER VEILLEUR DE BRETAGNE, *récit*, 2009.

Aux Éditions Pygmalion-Gérard Watelet

JÉSUS, *récit*, 2002.

DÉAMBULATIONS, *essai*, 2004.

DÉAMBULATIONS 2, *essai*, 2006.

Aux Éditions de La Table Ronde

JULIEN GRACQ, FRAGMENTS D'UN VISAGE SCRIPTURAL, *essai*,
1991.

Aux Éditions Christian Piot

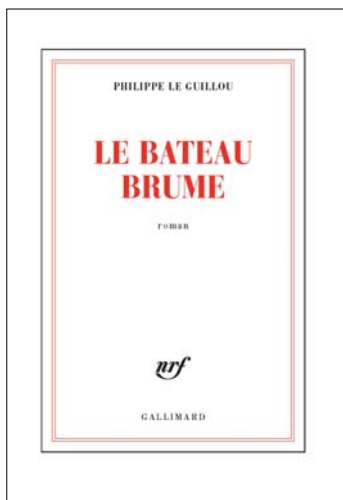
CHATEAUBRIAND À COMBOURG, *essai*, 1997.

Aux Éditions Ouest-France

BROCÉLIANDE, *album*, 1996.

Aux Éditions Terre de Brume

ÎLES, *album*, 1999.



Le bateau brume

Philippe Le Guillou

Cette édition électronique du livre *Le bateau brume*
de *Philippe Le Guillou*
a été réalisée le 01/02/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en janvier 2010 (ISBN : 9782070128143)
Code Sodis : N39524 - ISBN : 9782072376962